



Face to Face

de Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon
Johannesbourg été 2000

Il n'y a pas de transports publics à Johannesburg - ou si peu : quelques «double decker» à l'anglaise, très décatés, qui fument très noirs et ne passent qu'une fois l'heure, quand ils ne tombent pas en panne. Notez qu'ils ne desservent de toutes façons pas les townships, les ghettos noirs où vivent pourtant la majorité des Sud-africains qui n'ont pas de voiture. Alors les gens circulent en combis, ces minibus-taxis privés qui sillonnent la ville à toute allure en klaxonnant. Chaque matin et chaque soir, ils s'en remettent à Dieu au moment de monter à bord. C'est que l'industrie des taxis est comme une mafia en état de guerre endémique : pour y maintenir les profits, on pratique des prix très élevés, on entasse les passagers, on n'entretient pas les véhicules, on sous-paie des chauffeurs qui conduisent sans permis, et on fait tuer ses rivaux s'ils s'aventurent trop près de son territoire.

Faire un projet d'art public sur ces mêmes combis, en pleine période de bras armés entre la municipalité et les associations de propriétaires, en faire les médiums d'une œuvre, il fallait oser ! Ce n'était pas pour effrayer Maryvonne Arnaud et Philippe Mouillon, tellement attachés à l'inscription de ses projets dans le tissu urbain, tellement soucieux de pertinence. Et puis franchement, les combis, quelle plus belle icône de la mobilité de cette Afrique du Sud qui n'en finit pas de se réinventer, de fuir en avant, et qui n'est jamais là où on l'attend ?

«**Face to face**» est une exposition mobile et aléatoire, inventée pour un pays où c'est la seule façon de s'adresser au public car c'est un pays où l'espace public reste à conquérir ! L'autobus se fait salle d'exposition. Il n'attend pas le spectateur, il ratisse la ville et charge avec lui le spectateur. Les flancs sont recouverts en totalité de portraits monumentaux d'habitants de Joburg, visages graves d'individus tirés pour un instant de leur anonymat et qui ont prêté leur image au projet en le comprenant bien, parce que oui, qu'ils soient indiens, noirs, blancs, ou métis, ils sont avant tout d'ici, ils pleurent et rient avec cette ville folle, l'une des plus grandes et plus cosmopolites mégalo-poles africaines ! À l'intérieur des combis, les radiocassettes prennent la relève des photographies, et dans la pluralité des langues en usage dans la ville, en Anglais, en Zoulou, en Afrikaans, ... diffusent les textes originaux d'une dizaine d'écrivains ⁽¹⁾.

Pour chaque écrivain, ces portraits sont en quelque sorte les indices déclencheurs d'histoires infinies. Les textes concis, quelque part entre le haïku, la brève et la légende, composent avec les photographies mille visions du monde, les reflets instables, illimités de la luxuriante diversité de cette ville-monde. Ces textes

⁽¹⁾ Il s'agit de Ahmadou Kourouma, Emmanuel Dongala, Nurrudin Farah, Tahar Ben Jelloun, Maryse Condé, Mangla Langa, Lesego Rampolokeng, Ivan Vladislavic, Chris Van Wyk, Mia Couto et Sylvie Germain

s'enracinent dans les portraits, explicitent ce qu'on peut lire de ces destinées, en de surprenantes interprétations, des dérives fabuleuses qui tirent ces hommes et ces femmes des rues de Johannesburg vers la lumière.

«**Face to face**» a marqué Johannesburg. Les gens qui l'ont vu circuler dans leurs rues ont été touchés par sa force. L'Institut Français d'Afrique du Sud est fier d'avoir contribué à le rendre possible.

Catherine Blondeau

Directrice de l'Institut Français d'Afrique du Sud

